

Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique

Micheline Cambron and Hans-Jürgen Lüsebrink

Volume 36, Number 3, 2000

Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/009727ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/009727ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cambron, M. & Lüsebrink, H.-J. (2000). Presse, littérature et espace public : de la lecture et du politique. *Études françaises*, 36(3), 127–145.
<https://doi.org/10.7202/009727ar>

Article abstract

Inspired by the cleavages that oppose literary sphere on the one hand, and journalism on the other, this article successively describes the divergent representations of writers and journalists since the 18th century, the forms a systematic reconciliation of their practices during the contemporary period took on, notably in theoreticians like Hayden White, and, finally, the interrelationships linking politics and literature in journalistic writing. The questions brought up in the conclusion deal with the real decline of the literary and journalistic forms of expression in the contemporary media world, a decline whose impact varies greatly according to the country or the cultural milieu, which brings up and nurtures the reflexion on the topics of their "specificity" and of their particular kind of temporality.

Presse, littérature et espace public :

de la lecture et du politique

MICHELINE CAMBRON

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

Clivages et différenciations

Depuis la naissance de la presse périodique au xvii^e siècle, mais surtout depuis son essor au xviii^e siècle, en France, en Allemagne et en Angleterre, et par la suite dans tous les pays occidentaux, la littérature et la presse ont constitué des champs et des pratiques culturels à la fois proches et foncièrement différents l'un de l'autre. Leur proximité réside dans la matérialité de communication même qu'écrivains et publicistes ont en partage — l'écriture imprimée et diffusée dans l'espace public. Il en résulte l'exigence de répondre aux attentes du public visé, dont la presse périodique dépend encore plus fortement que la littérature. La proximité des deux champs réside également dans le fait que de nombreux écrivains étaient aussi des publicistes et des journalistes, pour des raisons économiques et politiques, mais aussi pour atteindre de la sorte un public différent et plus large. L'abbé Prévost — l'auteur de *Manon Lescaut*, mais aussi, entre autres, le rédacteur du journal *Le Pour et Le Contre* — et, plus proche de nous, Émile Zola, François Mauriac, Jean-Paul Sartre et Philippe Sollers en France, Johann Peter Hebel et Walter Benjamin en Allemagne, et des écrivains francophones hors de France comme Abdoulaye Sadjì et Léopold Sédar Senghor au Sénégal¹, Tahar Ben Jelloun, écrivain et journaliste d'origine marocaine, et Gilles

1. Voir sur ce sujet Hans-Jürgen Lüsebrink, *La conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et formes de participation d'écrivains et d'intellectuels dans la presse coloniale (1884-1960)*, Francfort-sur-le-Main, Verlag für Interkulturelle Kommunikation, coll. « Studien zu den frankophonen Literaturen außerhalb Europas », 2000.

Marcotte au Québec incarnent, de manière exemplaire, mais en même temps de façon très diverse, l'union entre activité littéraire et pratique journalistique.

Reste que dans la perception de l'histoire littéraire et culturelle, la partie journalistique d'une œuvre d'écrivain apparaît généralement comme le parent pauvre et la partie d'importance secondaire. L'œuvre journalistique d'un Senghor ou d'un Sartre, par exemple, est infiniment moins étudiée et prise en considération que leur production littéraire proprement dite, même si son envergure (notamment quantitative) et son impact social et culturel s'avèrent, à y regarder de plus près, au moins comparables. L'appréciation inégale de ces pratiques et des rôles socioculturels auxquels ils renvoient dans le discours social reflète ce clivage. Déjà Louis-Sébastien Mercier opposait, dans son *Tableau de Paris* (1782-1788), la notion d'écrivain à celles de *publiciste*, de *folliculaire*, de *compilateur* et de *critique en littérature* pour lesquels il avait un profond mépris :

La critique en littérature est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé ; les fautes sont commises, et le temps qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles me paraît le vrai, l'irrévocable journaliste².

Il réserve, par contre, la notion d'écrivain à un nombre très restreint d'*hommes de lettres*, environ une trentaine dans la France de l'époque :

À bien compter, il n'y en a pas davantage. Je ne parle pas ici des médecins, des jurisconsultes, des chirurgiens qui écrivent sur leur art ; je ne parle pas des compilateurs, des journalistes, des traducteurs à tant la feuille ; je ne mets dans la liste des écrivains que j'ai en vue que ceux qui donnent au public des ouvrages d'imagination ou de philosophie, et qui remplissent son attente par des productions successives, qui arrivent tous les ans ou à certaines époques encore plus éloignées, mais à peu près égales, relativement à l'importance ou à l'étendue de l'objet. Or, sur ces trente hommes de lettres, cultivant les lettres avec assiduité et constance, la moitié habite la capitale³.

Dans l'optique de l'historiographie et de la critique littéraire, la part journalistique d'une œuvre d'écrivain apparaît aussi généralement comme la portion congrue, jugée plus négligeable parce qu'étant foncièrement éphémère, fragmentaire, dispersée (et parfois difficile à

2. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris* (1782-88), t. II, édition de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, 1994, chap. DCXI, « Journaux, le vrai journaliste », p. 280-284, ici p. 282.

3. *Ibid.*, t. II, chap. DCXXII, p. 318-324.

retrouver et à reconstruire), liée à l'actualité et marquée par un souci de référentialité et de vérité.

Creusé depuis le xvii^e, et surtout à partir de la fin du xviii^e siècle, le clivage entre littérature et presse qui a fait émerger la notion moderne de *littérature* comme champ culturel autonome — Mercier en témoigne de façon exemplaire — est ainsi fondée sur toute une série d'oppositions sémantiques, et par extension épistémologique, fondamentales : l'opposition, d'abord, entre fiction et non-fiction, fictionnalité et référentialité qui a redéfini ses lignes de partage à l'âge classique et au tournant du xix^e et du xx^e siècle⁴ ; l'antinomie, ensuite, entre la littérature, conçue comme une forme par essence de *communication esthétique*, et la presse, perçue comme une forme de communication foncièrement pragmatique⁵ ; et, enfin, l'opposition entre le canon littéraire faisant partie de la mémoire culturelle d'une société et l'ensemble des pratiques et des formes culturelles non canonisées et absentes de ses médias et institutions, lesquelles sont par conséquent généralement vouées à l'oubli. La partie journalistique d'une œuvre d'écrivain apparaît ainsi, dans le discours de l'histoire littéraire et culturelle, en règle générale comme sa face occulte et refoulée, portant en quelque sorte les stigmates de l'impur, du mercantile et du pragmatique.

Nombreux sont pourtant les ponts et les passerelles entre les deux champs et les deux pratiques, littéraire et journalistique. Dès la seconde moitié du xviii^e siècle se sont créées, en France, mais aussi dans d'autres pays occidentaux, des journaux et revues littéraires spécialisées, ouvrant un espace, au sein du médium de la presse écrite, à l'expression et à la critique littéraires, telles l'*Année Littéraire* d'Élie Fréron créée en 1776, la *Allgemeine Deutsche Bibliographie* publiée entre 1765 et 1806 par l'éditeur et écrivain Christoph Friedrich Nicolai à Göttingen, le premier organe de critique littéraire en Allemagne, ou la *Gazette littéraire de Montréal* fondée en 1778 par Fleury Mesplet. Les almanachs littéraires, s'inspirant du modèle français de l'*Almanach des Muses* publié à partir de 1764 (jusqu'en 1833), apparurent dans de nombreux pays entre la fin du xviii^e et les premières décennies du xix^e siècle, tels par exemple le *Musen Almanach* de Friedrich Schiller en Allemagne, l'*Almanach des Grâces* en France, l'*Almanach des Dames* (1807) de Louis Plamondon au

4. Voir par exemple Michel Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

5. Voir sur la notion de *communication esthétique* (*ästhetische Kommunikation*) utilisée par la théorie esthétique allemande et recouvrant, outre la littérature, l'ensemble des pratiques artistiques : Rolf Kloepper et Hanne Landbeck, « Die Entwicklung der Fernsehästhetik im deutsch-französischen Vergleich », *Frankreich-Jahrbuch*, 1988, p. 183-209.

Canada et les almanachs poétiques en Pologne⁶. Ces publications périodiques servirent de forum d'expression, et parfois également de « tremplin » socioculturel à de jeunes écrivains désireux de se faire connaître, mais incapables de trouver un éditeur pour la publication d'un livre rassemblant leurs productions littéraires.

Des rubriques comme « Littérature », « Pages littéraires » ou, en Allemagne, « *Feuilleton* » constituent, depuis le milieu du xix^e siècle, une partie fixe de la presse quotidienne, même si leur importance quantitative (peu explorée et étudiée, surtout dans une perspective historique et comparatiste) a tendance à diminuer depuis les années 1960. Une histoire de la presse littéraire, qui reste également à écrire dans une perspective comparatiste, serait susceptible de mettre en relief ce recul de la présence de la littérature sous ses différentes formes (poèmes, récits, romans-feuilletons, courtes pièces de théâtre, essais, critique littéraire) dans la presse écrite, notamment dans les journaux quotidiens de large diffusion. La disparition quasi totale de la poésie, qui était encore très présente dans la presse quotidienne des années 1940 et 1950 en France, mais aussi au Québec et en Afrique Occidentale Française, par exemple⁷, reflète ce processus de marginalisation de l'expression littéraire proprement dite au sein des médias journalistiques, une marginalisation toutefois relative et très inégale selon les pays et les espaces culturels.

Convergences postmodernes

Le clivage entre presse et littérature, qui existait pour les champs littéraires et journalistiques depuis le xviii^e siècle, se trouve remis en question à l'époque contemporaine, essentiellement à partir d'une double perspective : celle, d'une part, de la théorie des genres médiatiques et celle, d'autre part, de la théorie du discours historique.

Suite à la théorie des genres médiatiques, développée entre autres par Klaus Merten, Siegfried J. Schmidt et Siegfried Weischenberg en Allemagne à partir de la réflexion linguistique sur les structures tex-

6. Voir Hans-Jürgen Lüsebrink, « Der Almanach des Muses und die französische Almanachkultur des 18. Jahrhunderts », dans Paul Gerhard Klusmann et York-Gothart Mix (dir.), *Literarische Leitmedien. Almanach und Taschenbuch im kulturwissen-schaftlichen Kontext*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 1998, p. 3-15 ; Jean-Yves Mollier, Hans-Jürgen Lüsebrink et York-Gothart Mix (dir.), *Les almanachs populaires en Europe et dans les Amériques*, Paris, Éditions de l'IMEC, coll. « In-Octavo », 2000 (en préparation).

7. Voir Hans-Jürgen Lüsebrink, *La conquête de l'espace colonial*, op. cit.

tuelles (*Texttheorie*⁸) et la sociologie du savoir de Peter Berger et Thomas Luckmann⁹, on pourrait distinguer pour l'ensemble des médias des formes génériques *transversales* (communes à plusieurs matérialités et champs de discours) et *spécifiques*, c'est-à-dire propres à un seul champ d'expression culturelle, comme la littérature ou la presse écrite. Si des genres comme l'*éditorial* et le *billet d'écrivain* (pour la presse écrite), l'*autobiographie* et le *sonnet* (pour la littérature), la *pièce radiophonique* (pour la radio) et le *talk-show* et les *informations télévisées* (pour la télévision) constituent ainsi des genres spécifiques dans la matérialité du discours, d'autres genres sont caractérisés par une transversalité plus ou moins étendue tels le reportage, commun à la presse écrite et à la télévision, le compte rendu critique diffusé, sur la base d'un support écrit (manuscrit), tant par la radio que par la presse imprimée, et, enfin, toute une gamme de genres liant par le fond et/ou par la forme la littérature et la presse, tels l'essai, l'anecdote, la correspondance épistolaire et le récit de faits divers. Même si les rapports explicites ou implicites à la « vérité » factuelle et à la « réalité » référentielle peuvent diverger, ces formes génériques sont structurellement semblables. Vue sous cet angle, une « textologie du journal », comme l'a développée l'équipe du CNRS (dirigée par Pierre Rétat) travaillant sur l'histoire de la presse au XVIII^e siècle est étroitement liée aux outils d'analyse littéraire et basée foncièrement sur les mêmes procédures d'analyse, adaptées à la matérialité spécifique de la presse imprimée :

Le texte du journal [souligne dans cette perspective Pierre Rétat], dans sa composition, sa mise en page, et par conséquent dans la façon dont il se présente aux yeux du lecteur, n'est pas entièrement superposable au texte du livre. On n'appréciera ses particularités, on ne commencera à établir une histoire de ses traditions et de ses innovations, de ses lentes évolutions et de ses ruptures, que lorsqu'on aura fait un inventaire de ses formes : travail considérable, qui suppose une analyse de tous les éléments typographiques de la page, des variables visuelles, bref de tout ce qui se donne à la vue du lecteur de presse¹⁰.

Les concepts de *genres médiatiques* et de *transversalité générique*, et la mise en perspective théorique et méthodologique qu'ils impliquent, sont ainsi susceptibles de décroiser le champ de la littérature et de transpercer de multiples façons les barrières discursives le séparant du

8. Klaus Merten, Siegfried J. Schmidt et Siegfried Weischenberg (dir.), *Medien und Kommunikation. Konstruktionen von Wirklichkeit*, Weinheim et Basel, Beltz Verlag, 1990.

9. Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *Die gesellschaftliche Konstruktion von Wirklichkeit. Eine Theorie der Wissenssoziologie*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1980.

10. Pierre Rétat, *Cahiers de Textologie*, vol. III, « Textologie du journal », 1990, p. 4.

champ culturel de la presse imprimée. Sur le plan interculturel, on voit également apparaître des différences significatives renvoyant à des genres médiatiques spécifiques. Le « fait divers », genre transversal par excellence qui est présent à la fois dans la littérature, la télévision et la presse imprimée (sous ses différentes formes, de l'almanach traditionnel aux journaux populaires contemporains), a traditionnellement une grande importance, notamment en France. On trouve aussi une forte présence de « faits divers » dans les informations télévisées, là où ce genre médiatique est quasiment absent en Allemagne. La presse francophone hors d'Europe renferme, à y regarder de plus près, des genres médiatiques originaux, recouvrant eux aussi souvent plusieurs matérialités de discours tels, dans la presse quotidienne sénégalaise, les *Xorom Si*, de brèves satires (ou « billets » satiriques) présentes dans la tradition orale et transposées dans la presse écrite¹¹.

D'autre part, la théorie du discours historique, développée notamment par Hayden White aux États-Unis, Jörn Rüsen en Allemagne et Carlo Ginzburg en Italie¹², a radicalement mis en cause et fait basculer la ligne de partage, longtemps fondamentale, séparant les champs journalistique et littéraire que constituait, depuis le xviii^e siècle, l'opposition entre vérité et fiction. En dehors des « pages littéraires » et plus largement fictionnelles proprement dites (incluant aussi des proverbes, des blagues, des bons mots, etc.), la presse périodique était, en effet, censée tenir un discours référentiel et de vérité, une visée que l'on trouve explicitement soulignée dans de nombreux journaux et almanachs dès le xviii^e siècle. opposant précisément leur propre discours à celui des *fables*, *contes* et autres *récits littéraires*¹³. Hayden White affirme

11. Les « petits salés » en langue wolof. Il s'agit de billets satiriques publiés par le journaliste Alain Agboton dans le quotidien sénégalais *Le Soleil* et diffusés également par l'office de Radiodiffusion Télévision du Sénégal (ORTS) depuis 1976. S'inspirant à la fois de la tradition française de la maxime (La Rochefoucauld) et des formes satiriques de la littérature orale wolof, ces billets satiriques évoquent les aspects saillants de l'actualité nationale et internationale au plan politique, économique et social. Ces textes, brefs (en général une quinzaine de lignes), souvent brillants, portent sur la politique au Sénégal, la famille, l'économie ou encore les intellectuels dakarois prénommés « Sénégalouls ». Voir à ce sujet Alain Agboton, *Xorom Si ou la Satire au Quotidien*, Dakar/Paris, Les Nouvelles Éditions africaines du Sénégal / Agence de Coopération Culturelle et Technique, 1995.

12. Voir Hayden White, *Tropics of Discourse: Essays in Cultural Criticism*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1985 ; Jörn Rüsen et al. (dir.), *Geschichtsdiskurs*, Frankfurt-sur-Main, Fischer Taschenbuch Verlag, coll. « Fischer Wissenschaft », 1993 ; Carlo Ginzburg, *History, Rhetoric and Proof*, Hanover/London, University Press of New England, 1999.

13. C'est particulièrement apparent et fréquent dans les almanachs populaires. York-Gothart Mix (München/Saarbrücken) prépare actuellement une étude sur les rapports entre « vérité » et « fiction » dans les almanachs populaires de langue allemande des xviii^e et xix^e siècles.

cependant, notamment dans son livre *Tropics of discourse*, que l'historien et, par extension, le journaliste tentant de saisir le sens et la vérité de l'histoire en cours, « accomplissent un acte foncièrement poétique¹⁴ », en ayant recours à des figures rhétoriques, des tropes (notamment des structures métonymiques et métaphoriques) et des schémas fictionnels (en particulier narratifs et argumentatifs) qui *construisent* des réalités au lieu de les refléter ou de les saisir dans leur essence. Cette affirmation, polémique, de la fictionnalité fondamentale du discours historique et médiatique, qui se trouve au cœur de la théorie postmoderne des médias, a ainsi fondamentalement mis en cause des cloisonnements hérités entre presse et littérature qui se sont établis et renforcés durant ces deux derniers siècles. Paradoxalement, cette théorie rejoint, par certains côtés, des discours prémodernes, propres aux xvii^e et xviii^e siècles, qui ont systématiquement mis en doute les formes de représentation de la réalité, qu'elles soient littéraires ou journalistiques. Les contes et les romans de Diderot en sont un exemple majeur ; mais aussi, de manière plus large, l'emploi de genres médiatiques *transversaux* comme l'« histoire véridique », la « fable », l'« anecdote », le « tableau » et le « trait de caractère » dont la lecture, tant dans la presse que dans les œuvres littéraires, laisse constamment planer un doute sur les rapports entre la réalité référentielle et la fiction inventée.

Et la lecture ?

Ces diverses avancées théoriques inscrivant le littéraire dans une interaction constante avec le journalistique suggèrent que ces relations peuvent être différemment actualisées selon les espaces culturels et postulent une porosité des frontières entre non-fiction et fiction. Soit. Mais qu'en est-il du politique ? Car ce qui distingue le journal de la littérature, au-delà des conventions définissant fictionnalité et référentialité, champ restreint et champ de grande diffusion, c'est précisément cette prétention — d'aucuns diraient cette illusion — que le journal a d'avoir partie liée avec l'aménagement de l'espace public, avec donc le politique au sens large. D'ailleurs, le concept d'espace public élaboré par Jürgen Habermas, dans la foulée de réflexions philosophiques et sociologiques sur la société civile¹⁵, sous-tend toute la réflexion actuelle sur le journal. Rappelons que pour Habermas, l'espace public s'est his-

14. Hayden White, *op. cit.*

15. La réflexion de Habermas est largement tributaire des grands textes de philosophie politique, dont ceux de John Locke, Max Weber et Hannah Arendt.

toriquement construit dans le passage de l'exercice du jugement dans la sphère privée, tel que la fréquentation et la pratique de formes littéraires comme la lettre, le roman et la critique l'avaient structuré depuis la fin du xvii^e siècle, à son exercice dans la société civile, concourant à la création d'une opinion publique propre à agir sur le politique¹⁶. Le journal est à la fois l'origine et le produit de l'opération puisqu'il sert d'instance médiatrice entre les membres de la société civile et représente l'exercice du jugement en action, témoignant ainsi de sa dimension publique. Détaché du modèle plus ancien d'une sphère publique structurée par la représentation exclusive du pouvoir, le journal crée l'illusion d'une autre représentation, celle de l'interaction entre le peuple et son Gouvernement. Dans la perspective de Jürgen Habermas, les relations entre littérature et espace public sont complexes mais elles relèvent, surtout vers la fin du xviii^e siècle et la première moitié du xix^e siècle, d'une sorte de partage des pouvoirs : le littéraire donne des formes, permet d'acquérir un *habitus* de lecture et de jugement vécu sur un mode privé¹⁷, alors que le politique offre un substrat que la *Publicité*, c'est-à-dire le fait de rendre public les discours se rapportant au Gouvernement ou à l'État, nourrit — au moins jusqu'à la fin du xix^e siècle.

Cette répartition catégorielle des attributs, la forme d'un côté, le substrat de l'autre, néglige évidemment les mouvances que les analyses évoquées mettent en lumière. Mais elle laisse aussi de côté les cas patents d'interdiscursivité où le lecteur est non seulement invité mais tenu au réaménagement de ces catégories. Ainsi, alors que l'on conviendra avec Habermas que les formes de la lettre, du roman épistolaire et de la critique d'art sont reprises dans les journaux du xviii^e et du xix^e siècles et investis de substrats qui échappent au privé¹⁸ — pensons aux lettres de lecteurs, à la critique de discours ou de documents officiels, au suspense associé au déroulement des débats parlementaires —, il est plus difficile de juger de l'usage de certaines autres formes, comme la théâtralisation des débats parlementaires ou des grands procès, très présents au xviii^e et au xix^e siècles¹⁹, où les discours des parties

16. Voir aussi à ce sujet Keith Michael Baker, « Politics and Public Opinion under the Old Regime. Some Reflections », dans Jack R. Censer et Jeremy D. Popkin (dir.), *Press and Politics in Pre-Revolutionary France*, Berkeley, University of California Press, 1987, p. 204-246 ; Niklas Luhmann, *Die Realität der Massenmedien*, Opladen, Westdeutscher Verlag, 1996.

17. Voir Jürgen Habermas, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1993.

18. Voir les travaux de Bernadette Fort (Université de North Western) en cours de publication.

19. La théâtralisation des grands procès est très caractéristique des journaux de la fin du xviii^e siècle (voir Sarah Maza, *Private Lives and Public Affairs. The Causes Célèbres of*

sont présentés comme des tirades ou des éléments de dialogue auxquels des disdascalies ajoutent du mouvement. L'emploi de la forme dramaturgique littéarise sans doute le politique mais il ramène également la forme littéraire dans l'orbe d'un processus réel, politique par essence. L'interdiscursivité paraît ici construite de manière à amener le lecteur à rapprocher les formes du littéraire et du politique indépendamment de leur substrat. D'autres cas d'interdiscursivité, encore plus explicites, sont à la fois plaisants et ambigus. Lorsque Maurice Leblanc renvoie, dans ses romans publiés en feuilleton, à des faits divers fictifs auxquels les journaux auraient fait écho, il fait plus qu'introduire un effet de réel dans ses récits policiers : il place le reste du journal dans le prolongement de sa fiction, de sorte que l'espace politique du journal est tiré du côté de la littérature. Certes le lecteur a raison d'indexer ces fausses nouvelles à l'ordre de la fiction mais, ce faisant, c'est alors le politique qui donne forme et le littéraire qui devient substrat. L'interdiscursivité n'est sans doute pas toujours aussi explicite, par exemple lorsque le lecteur d'un journal est amené à rabattre les uns sur les autres des articles aux statuts divers. L'étude du journal *Le Canadien* entre 1836 et 1845 montre bien que, s'appuyant sur une certaine homogénéité topique, le lecteur est invité, par exemple, à lire une nouvelle sur la « pauvre Irlande » comme un simple démarquage de la description des malheurs politiques du Bas-Canada, ce qui est une façon de contourner la censure²⁰. Le texte de fiction concourt alors à lester de plus de poids le substrat politique auquel le journal donne forme. La tendance à narrativiser ne s'embarrasse guère des catégories habermassiennes.

Un dernier exemple de la fragilité de la distinction entre substrat politique et forme littéraire nous est offert par cette forme hybride qu'est le poème de circonstance. Celui-ci se révèle souvent intégré à une série littéraire que le poids du politique tend à masquer. Loin de consister en une simple mise en forme poétique du politique ces poèmes contribuent à investir le politique de figures qui en réaménagent le substrat. Ainsi, les *Étrennes du petit Gazetteur*, publiées chaque année au Canada le premier de l'an sur feuille volante et souvent réimprimées

Prerevolutionary France, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1993). Mais évidemment, cette pratique prend de l'ampleur à partir du moment où l'on autorise la transcription des débats parlementaires. Cette diffusion constitue d'ailleurs l'un des éléments clés de la *Publicité* au sens où l'entend Habermas (*op. cit.*, p. 32-35)

20. Cette pratique n'est évidemment pas propre aux journaux canadiens, même si elle atteint là des sommets durant cette période. Voir Micheline Cambron (dir.), *Le journal Le Canadien. Littérature, espace public et utopie 1836-1845*, Montréal, Fides, 1999.

dans le journal²¹, constituent un genre journalistique autonome qui se caractérise par une synthèse projective du politique tel qu'on le vit dans le Bas-Canada ; son cadre pragmatique particulier conduit à l'émergence d'une figure, celle du Gazetier, véritable syncrétisme du social et du politique. Loin de proposer une forme inerte, les *Étrennes* déplacent les articulations du politique en redéfinissant les contours mêmes de la figure nationale. On pourrait aussi évoquer, pour le Québec récent, la poésie de Gaston Miron, qui pour être « de circonstance », n'en permet pas moins de déplacer les horizons du politique et du poétique grâce à une redéfinition de la « place publique ».

La complémentarité de tâches allouées au littéraire et au politique par Habermas résiste fort mal à l'analyse. Cependant, tous ces cas de figures mettent en lumière le rôle central de la lecture dans la circulation méandreuse entre le politique et le poétique. Cela rejoint donc, par un biais imprévu, les propositions actuelles sur la mouvance des frontières génériques et l'importance de la narrativisation, sinon de la fictionnalisation. Les concepts de *transversalité générique* et de *genres médiatiques*, tendent, nous l'avons vu, à déplacer les frontières habituelles entre le journal (et les médias en général) et la littérature en attirant l'attention sur la nécessité de reconnaître l'existence d'autres séries tout aussi importantes que la lecture la moins attentive recompose. Les propositions de certains épistémologues du discours historique, auxquels il faudrait joindre des philosophes comme Ricœur²² et Rancière²³, suggèrent dans cette perspective que la disjonction traditionnelle établie entre fiction et non-fiction est fragile, puisque la mise en récit, où s'entrecroisent histoire et fiction, est inhérente à tout processus de lecture.

De toutes les façons, la lecture et ses modalités sont au cœur de la réflexion actuelle sur les frontières entre le journalistique et le littéraire, mais aussi entre le politique et le littéraire. Cela paraît d'autant plus irrécusable que la lecture est un processus qui relève à la fois de la sphère privée et de la sphère publique. Car si l'on lit pour soi²⁴, les règles de l'*habitus* de lecture mettent en jeu un cercle plus large, qui peut aller d'un petit groupe de pairs (comme dans les Salons, par

21. Voir Micheline Cambron, « Pauvreté et utopie : l'accommodement poétique selon le petit gazetier du journal *Le Canadien* », dans Michel Biron et Pierre Popovic (dir.), *Écrire la pauvreté. Actes du VI^e colloque international de sociocritique*, Toronto, Éditions du Gref, 1996, p. 301-317.

22. Paul Ricœur, *Temps et récit*, 3 t., Paris, Seuil, 1983, 1984, 1985 ; *id.*, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1995

23. Jacques Rancière, *Les mots du discours. Essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992.

24. Jürgen Habermas, *op. cit.*, p. 159-167.

exemple), à la totalité indistincte de la société civile (c'est l'idéal des journaux révolutionnaires). Or les modalités du partage du savoir constituent un paradigme déterminant dans toutes les sociétés. Le politique y est étroitement intriqué, lui est aménagement des savoirs et des pouvoirs. Curieusement, les discussions sur les catégories habermassiennes et les théories nouvelles qui nourrissent la réflexion sur les relations entre journal et littérature nous reconduisent toutes au politique, cet Autre du littéraire dont le journal montre bien qu'il constitue en quelque sorte un réel rémanent, et à la lecture.

Pratique de lecture : le journal découpé, recollé, mis en circuit

L'état présent des travaux sur la lecture constituerait à lui seul un travail considérable, tout à fait démesuré dans le cadre de cet article. Tout au plus tenterons-nous, de manière quasi empirique, de porter plus loin notre réflexion sur les articulations entre littérature, journal et politique, à partir de certaines pratiques de lecture propres au journal. Nous distinguerons entre 1) la lecture cursive totalisante — celle qui se produit lorsque l'hétérogénéité du journal est réduite à l'unicité d'une topique ou d'un récit ; 2) la lecture intensive totalisante — celle qui conduit à découper puis à relier un feuillet, ou encore à la relecture systématique d'un almanach ; 3) la lecture sélective postulant une distinction des champs — ce que permettent la rubrique ou le cahier modernes. Ces types de lecture, incarnés dans des opérations concrètes divergentes, modulent différemment leur rapport au texte du journal et au *monde vécu* que ce texte construit et représente tout à la fois.

La lecture cursive totalisante paraît issue des formes premières du journal, comme le journal à la main, lequel offre, dans un continuum qui confond en apparence vie du rédacteur et espace public, une série de nouvelles enchaînées les unes aux autres par un lien secret de pertinence dont les circonstances biographiques sont le miroitement. En effet, au-delà de la présence, fictionnalisée le plus souvent²⁵, d'un rédacteur, ce continuum s'appuie sur le postulat implicite que l'espace social est homologue au déroulement du texte. Le dévidement de la nouvelle s'inscrit donc dans une temporalité continue dont la vectorialité est

25. Voir Alain Nabarra, « Madame Dunoyer et *La Quintessence*. La rencontre d'une journaliste et d'un journal », Roland Bonnel et Catherine Rubinger (dir.), *Femmes savantes et femmes d'esprit. Women Intellectuals of the French Eighteenth Century*, New York, Peter Lang, 1994, p. 45-75.

mal assurée. Chaque livraison présuppose une période dotée d'un début, d'un milieu et d'une fin, dans un temps social qui conserve des caractéristiques cycliques puisque chaque nouvelle livraison propose un nouveau début, un nouveau milieu, une nouvelle fin, de sorte que le retour de ces trois moments du temps social est tout aussi important que la vectorialité postulée à la surface des textes, dans le droit fil des idées des Lumières. La lecture ne peut alors s'accommoder de la discontinuité à laquelle nos journaux modernes nous ont habitués.

Le passage au journalisme « moderne », qui détache le journal de ces fictions tout en maintenant présente l'image d'un rédacteur unique, ce rédacteur fût-il une personne morale comme une faction ou un parti politique, déplace légèrement les circonstances de lecture en remplaçant, dirons-nous de façon lapidaire, le temps par l'espace. Dès ses débuts, *l'in-folio* (1750 en Angleterre, 1789 en France²⁶) permet de « présenter sous un point de vue plus frappant les diverses matières²⁷ ». Le pluriel se substitue au singulier, les matières de la feuille, placées dans un même espace, semblent occuper une même portion de temps. La nécessité où sont placées les gazettes de préciser la date des événements par un intertitre, lorsque ceux-ci ne sont pas produits précisément à la date de l'édition²⁸, en témoigne éloquemment. Dans cet espace hétérogène mais totalement rempli par les signes typographiques, le lecteur doit circuler. On peut supposer que dans l'espace français et canadien, l'interrègne de *l'in-quarto* à deux colonnes tend à induire une lecture partant du haut de la première colonne jusqu'à sa fin, puis du haut de la seconde colonne jusqu'en bas et ainsi de suite pour les quatre ou huit pages du journal, une lecture syntagmatique dirons-nous. Le fait que les nouvelles puissent être placées côte à côte invite cependant à une lecture qui est également tabulaire, même si les marqueurs topiques (titres et sous-titres, rubriques, vignettes récurrentes) sont parfois absents, remplacés par de simple filets. Évidemment, cette « tentation » se trouve singulièrement accrue dans la lecture de *l'in-folio*,

26. Frédéric Charbonneau et Rachel Lauthelier, « Facture et lecture du *Canadien* », dans Micheline Cambron (dir.), *op. cit.*, p. 92 et p. 83.

27. « Prospectus de *L'Union* », cité par Pierre Rétaat « La forme du journal en 1789 », *Cahiers de Textologie*, vol. III, « Textologie du journal », 1990, p. 55.

28. Rappelons qu'il y a battement entre le début de la composition du journal et son impression, cette date de l'édition étant donc un intervalle ; le quotidien ne s'installe que tardivement, durant la décennie 1836-1845 aux États-Unis, autour de 1845 en France, alors que disparaissent les anciens tri-hebdommadiers. En Angleterre, à la même période, ce sont nettement les hebdomadaires qui dominent, les journaux du dimanche et au Canada, en 1845, il n'y a encore aucun quotidien. Voir Frédéric Charbonneau et Rachel Lauthelier, *loc. cit.*, p. 95, p. 82.

le nombre de colonnes et la proximité spatiale étendue à toute une feuille, que l'on peut tenir ouverte (les lecteurs de journaux microfilmés échappent à cet effet de page déployée), multipliant en apparence les circuits possibles de lecture. Cependant, cette lecture, déjà entravée par la rareté des marques topiques, ne peut totalement faire l'économie d'une lecture totale, car les journaux ne sont pas des ensembles ordonnés et des informations pourraient alors échapper au lecteur. Comment donc les circuits de lecture sont-ils construits ? Nous n'aurons évidemment jamais accès aux pratiques des lecteurs réels. Cependant, l'organisation interne, la « tension », suivant l'expression de Mouillaud²⁹, qui donne forme et cohérence au journal nous apporte un éclairage intéressant. En effet, si tous les textes sont susceptibles d'être placés en contiguïté dans l'ordre de la lecture, alors il semble évident que toute homogénéité thématique alors perçue jouera comme une topique organisant la totalité du discours. Ce lieu commun n'est évidemment pas argumentatif, encore qu'il puisse se redéployer dans l'ordre rhétorique, il serait plutôt narratif, d'abord parce que les éléments composites du journal constituent autant de petits récits (il y aurait donc mimétisme de la forme), ensuite parce que ce qui manque au journal et que le lecteur réintroduit par effet de lecture, c'est le temps, indissociable de la dimension narrative. De ce point de vue, la lecture cursive totalisante tendrait à transformer le « texte du journal » en « récit du journal ».

Or puisque le journal se présente comme une lecture du monde, un précipité du *monde vécu*³⁰, il faut en déduire que le *monde vécu* est conçu comme pouvant être saisi, d'un coup d'œil, par le lecteur, lequel redéploie ensuite cette saisie syncrétique en un récit qui, à n'en pas douter, se confond en partie avec un récit commun, une identité narrative commune dont le syncrétisme masque l'individualité des parcours de lecture. La lecture cursive totalisante suggère donc que le lecteur se colletaille avec la totalité du journal, à l'intérieur duquel il circule comme en un pays familier. Rappelons à ce propos que la presse devient rapidement nationale, même si en Europe certains types de journaux et d'almanachs, comme les *Gazettes* et certains *Messagers Boiteux* ont d'abord été foncièrement transnationaux³¹. En témoigne une histoire

29. Maurice Mouillaud, « Le journal. Un texte sous tension », dans Pierre Rétat, *Cahiers de Textologie*, vol. III, « Textologie du journal », 1990, p. 141-155.

30. Le sociologue allemand Niklas Luhmann parle précisément de « doublage de la réalité » (« *Verdoppelung der Realität* »), *op. cit.*, chap. 1, p. 9-23.

31. Voir à ce propos Henri Durantou, Claude Labrosse et Pierre Rétat (dir.), *Les gazettes européennes de langue française (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Saint-Étienne, Publications de l'Université

de la Presse profondément modelée, dès la fin du XVIII^e siècle, par les différences nationales, et cela jusque dans la dimension matérielle des publications (format, typographie, genres discursifs). L'existence de journaux de partis ne remet pas cette donne en jeu puisque ceux-ci sont engagés dans le même syncrétisme identitaire par le jeu de la polémique, qui fait structurellement place aux adversaires.

La lecture intensive totalisante procède au contraire par découpage. On sait que ce concept de lecture intensive vient de Rolf Engelsing et a été repris par Roger Chartier³², dans plusieurs de ses publications. Il désigne, par opposition à une lecture « extensive », attachée à une diversité de textes lus sans que la relecture aille de soi, la lecture répétée et constante de quelques livres — voire d'un seul — par des lecteurs issus généralement de milieux faiblement dotés en termes d'héritage symbolique et d'*habitus* intellectuel. On a souvent noté que les almanachs, qui appartiennent marginalement au monde de la Presse (par les circuits d'impression et de distribution, entre autres), sont soumis à ce type de lecture. En effet, dans les familles où le seul livre est l'almanach, on a tout lieu de croire que ce livre est lu, relu, consulté et encore relu. Les prétentions encyclopédiques de l'almanach tendent à le constituer lui aussi en totalité du *monde vécu* et sa relecture, à assurer le lecteur de la stabilité de ce monde. L'almanach étant constitué de pièces et de morceaux, il s'offre comme un aménagement d'éléments pris à même des ensembles plus larges (la totalité des proverbes, la totalité des nouvelles récentes, la totalité des faits divers) dont il ferait une courtepointe. Certes, le journal moderne se présente lui aussi comme une courtepointe, la métaphore trouvant même ici des assises visuelles, mais cette courtepointe change à tous les jours ou presque, alors que dans l'almanach, l'hétérogénéité du *monde vécu* est transcendée par l'homogénéité que la lecture intensive y installe.

Un autre type de lecture intensive totalisante permettra de mieux éclairer la distinction. Il s'agit de la pratique, courante à partir du milieu du XIX^e siècle, de découper le feuilleton afin de relier ensuite les

de Saint-Étienne, 1992 ; ainsi que Hans-Jürgen Lüsebrink/ Jean-Yves Mollier, en collaboration avec Susanne Greilich (dir.), *Presse et événement. Journaux, gazettes, almanachs, XVII^e-XIX^e siècles*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, coll. « Convergences », 2000.

32. Roger Chartier, *L'ordre des livres. Lecteurs, auteurs, bibliothèques en Europe entre XIV^e et XVIII^e siècle*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1992 ; Roger Chartier, « Du livre au lire », dans Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Marseille, Rivages, 1985, p. 61-82 ; Rolf Engelsing, « Die Perioden der Lesergeschichte in der Neuzeit. Das statistische Ausmaß und die soziokulturelle Bedeutung der Lektüre », *Archiv für Geschichte des Buchwesens*, n^o 10, 1970, p. 945-1002.

feuillettes pour en faire un livre que l'on pourra relire. Certes, l'intention de relecture n'est peut-être pas ici au diapason des pratiques réelles. Pourtant la permanence de la pratique paraît renvoyer à autre chose qu'à un souci pervers d'économie. Car même s'il ne sont pas toujours relus, ces objets sont conservés. Or qu'est-ce que ce découpage artisanal, concret, révèle de la relation au journal? Qu'il y en a une partie *qui possède un statut de fiction*, qui mérite d'être conservée non pour mémoire, car alors un résumé détaché de la matérialité de l'objet ferait l'affaire, mais pour la relecture, c'est-à-dire pour une intensification de la lecture. Cela peut sembler curieux. Pourtant cela s'inscrit de plain-pied dans une conception de l'espace social où la nouvelle, indexée au politique et au réel, est posée comme éphémère alors que le feuilleton, échappant au circonstantiel posséderait une pérennité. Il n'est pas inutile de rappeler que le roman-feuilleton, qui a habituellement à voir avec l'univers urbain (*Les mystères de Paris* en demeure l'archétype), est une fiction qui se donne pour étroitement amarrée au réel. *La porteuse de pain*³³, avec son *pathos* de pacotille, nous paraît éloigné du réel parce que nous interprétons ses traits mélodramatiques comme invraisemblables; mais il faut se souvenir que, si outrées soient-elles dans les œuvres, les conventions du genre sont celles du réalisme et qu'elles sont interprétées comme telles par le lecteur qui se prête au pacte de lecture proposé par l'auteur. Si l'on maintient que tout lecteur cherche à travers le journal — ou l'almanach — à percevoir le *monde vécu* élaboré dans l'espace public, alors il faut conclure que l'opération de découpage permet d'isoler un élément qui est en lui-même conçu comme totalité du *monde vécu*. Dans cette perspective, le politique se trouve tout entier contenu dans le feuilleton, quel que soit le statut de fiction qu'on lui accorde.

Ces façons de faire sont en apparence du moins fort éloignées des nôtres. Notre lecture, modelée par le journalisme de masse, proluxe en signaux de toutes sortes et attachée à la régularité de rubriques clairement identifiées, se veut sélective. De plus, face à la segmentation des marchés, à l'étanchéité des frontières entre les champs autonomes (ou conçus comme tels) du savoir, nous cueillons des textes dans un *monde vécu* dont nous avons depuis longtemps posé qu'il n'avait d'unité que fictive. Notre lecture est donc à la fois sélective et respectueuse de la distinction des champs. Nous lisons le « cahier des livres », dans *Le Monde* ou *Le Devoir*, le « Feuilleton » du *Frankfurter Allgemeine Zeitung*

33. Xavier de Montépin, *La porteuse de pain*, *Le Petit Journal*, 1884.

avec la conviction que nous choisissons un morceau du réel assimilable à un *monde vécu* étroit, individualisé presque, fort éloigné en tout cas de cet espace public saisi d'un coup d'œil ou de ciseaux par les tenants de la lecture totalisante. De ce point de vue, le cahier du journal d'après-guerre, bien identifié, dont l'aire de validité est bien circonscrit — qu'il s'agisse de sport, de livres ou d'affaires — explicite le pacte de lecture. Pourtant, certaines pratiques ébranlent ces belles certitudes. Ainsi en est-il du spicilège, cet objet chéri des passionnés de l'archive, qui restitue des parcours de lecteurs qui, malgré la distinction des champs, recomposent curieusement dans leur facture et leur procédure l'hétérogénéité que le journal contemporain tend à réduire par le biais des rubriques et des cahiers. Quiconque a examiné des spicilèges a pu constater que l'intention première, qui est indubitablement de mettre de l'ordre dans des archives personnelles (ou les coupures de presse jouent un rôle central), se délite au fil des pages en un désordre créateur. Les distinctions entre les sujets retenus se défont sous la double pression de l'espace — celui dont on dispose ou non dans les pages comptées ou non du spicilège — et du temps — l'ordre chronologique ne résiste pas à l'accumulation de pièces déchronologisées puisque disjointes de leur lieu d'inscription origine³⁴. Le spicilège offre donc au regard une circulation dans un espace insaisissable mais néanmoins senti comme totalité du *monde vécu*, et cette circulation constitue un récit assimilable à une identité narrative. Simultanément, il porte la marque d'une évasion des champs forclos qui quadrillent notre imaginaire sociologique ; son désordre même le fait renouer avec un espace public non segmenté, proche dans sa structure de celui qu'Habermas prête aux débuts de l'ère journalistique, et par là le spicilège témoigne d'une lecture inscrite dans la sphère privée. Évidemment, la description de la pratique de lecture qui peut être induite de la confection de spicilèges laisse dans ses marges la mouvance des champs constitués, dont on oublie trop souvent qu'ils sont en concurrence à l'intérieur

34. Est-il besoin de souligner le fait que la circulation dans Internet, avec la possibilité de retenir des morceaux de discours par coupé-collé offre beaucoup de ressemblance avec la pratique du spicilège ? Ces homologues, qui sont peut-être plus apparentes que réelles, mériteraient d'être davantage explorées. Par ailleurs, les travaux actuels sur le fonctionnement du cerveau suggèrent eux aussi que les mécanismes de circulation neuronale sont au moins aussi importants que l'information transportée, et que l'aire de circulation serait aussi en jeu (il faudra cependant du temps avant que nous puissions trancher : les représentations du cerveau tendent-elles à épouser la forme des machines à la mode — la circulation électronique — ou l'être humain tend-il à donner à ses outils la forme de son cerveau...).

d'un espace dont il faut par conséquent imaginer la clotûre³⁵. Mais elle met bien en relief la mise en échec des frontières entre les champs culturels et sociaux qu'incarne potentiellement toute lecture.

Si nous revenons rapidement à nos trois types de lecture, il est frappant de constater que dans les trois cas, l'un des aspects les plus déterminants du processus de lecture (que nous avons ici considéré à travers des traces perçues, déduites ou induites) tient dans la tension entre la lecture d'objets singuliers et l'appréhension d'un espace plus large, actualisé dans la matérialité englobante du journal, pressenti comme un *analogon* du monde vécu, sinon comme le monde vécu lui-même. Doit-on en conclure que la lecture d'un texte, de tout texte, n'est possible que sur fond d'un espace textuel et social englobant? Les théoriciens du discours social commun le postulent, de même que les sémiologues et les phénoménologues qui se sont attachés à définir la bibliothèque ou l'encyclopédie du lecteur. Pour Robert Fossaert, Marc Angenot et Claude Duchet, cet horizon témoigne d'une intertextualité radicale, qui marque le discours dans sa matérialité. Pour Iser, Eco ou Gadamer, le postulat renvoie à la dialectique entre le monde du lecteur, qui est construit discursivement, et le monde du texte, qui se donne comme objet en-soi. Dans ces perspectives, l'horizon de lecture est un ensemble vaste, infiniment expansible: le monde vécu est démultiplié par une interdiscursivité rhizomatique sans fin. Or ce que l'exemple du journal suggère, c'est que dans l'immédiateté de la lecture, ce monde vécu est également un espace qui se trouve réduit aux dimensions d'un objet: l'almanach, le numéro de journal ou encore la collection des journaux. Le désordre qui caractérise l'objet, son entropie, introduisent un bougé, rappellent que le précipité du discours social qu'est le journal demeure un *analogon* du monde vécu; il n'en est de ce fait ni la métonymie, ni la métaphore mais plutôt une application, un *agir*. Et ce n'est certes pas un hasard si Habermas, d'abord théoricien de la Presse et de l'espace public, s'est ensuite tourné vers la mise en forme d'une théorie de l'agir communicationnel³⁶.

* * *

Les modes de convergence et les formes de mise en réseaux entre littérature et presse périodique sont ainsi multiples, et ils subissent des

35. Pierre Bourdieu, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 87, septembre 1991, p. 4-46.

36. Jürgen Habermas, *Théorie de l'agir communicationnel*, 2 t., Paris, Fayard, 1987.

réfractions culturelles et historiques significatives. Les rapports entre presse et littérature sont — et continuent d'être — plus étroits en France et au Québec qu'en Allemagne et surtout aux États-Unis. La France, pays de naissance du concept et du rôle de l'intellectuel, a en effet associé, de manière parfois très étroite, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à une époque très récente, l'engagement journalistique et l'engagement littéraire, même si les formes culturelles de l'articulation de cette relation peuvent être très variées. Étroitement imbriquées chez Louis Aragon et Jean-Paul Sartre, par exemple, elles semblent plus distendues et plus complexes chez des écrivains et journalistes algériens contemporains comme Hamid Skif qui considère délibérément son activité littéraire et son activité journalistique comme « deux mondes totalement différents³⁷ ». Refusant de se faire, en tant que poète et écrivain, « chroniqueur de l'instant, de l'actualité », ses œuvres littéraires portent la marque d'une inscription dans l'espace politique, mais de manière plutôt indirecte, à travers des paraboles, des allusions, des métaphores et des formes de récits empruntées à la littérature orale traditionnelle en langue arabe.

La presse littéraire, les pages littéraires et les publications de feuilletons dans les journaux quotidiens, ainsi que les émissions à la radio et à la télévision spécifiquement consacrées à la littérature, ont, quant à elles, tendance à reculer partout dans le monde occidental depuis les années 1960, mais résistent nettement mieux en France et au Québec que dans le monde germanophone et anglophone où ce type d'inscription de la littérature dans les *mass-media* est de plus en plus confiné à la sphère élitiste de l'espace public « culturel ». L'expansion des *mass-media* audiovisuels, et notamment de la télévision, depuis le milieu des années 1950 a ainsi eu des conséquences, encore peu mesurées, sur les rapports entre presse et littérature puisqu'elle a transformé fondamentalement la place sociale de la lecture d'une part, et la structure de l'espace public d'autre part. Jean-Paul Sartre a peut-être été le dernier écrivain français à occuper, comme écrivain d'abord, et comme journaliste et philosophe ensuite, une place importante au sein de l'espace public et de la culture politique. Sa mort en 1980, de même que celle de Michel Foucault en 1984, marque l'effritement d'un paradigme fondé

37. Propos recueillis lors d'une conférence-débat avec Hamid Skif à l'Université de Saarbrücken (Allemagne) le 31 janvier 2000. H. Skif est journaliste et auteur de nombreux ouvrages littéraires, notamment : *Nouvelles de la maison du silence*, Alger, 1985 ; *Citrouille fêlée*, Paris, Éditions oohoo, 1998 et *Poèmes de l'adieu*, Marseille, Éditions Autres Temps, 1997.

sur la croyance intellectuelle, presque « fétichiste³⁸ » en la puissance de la plume et de l'imprimé, indépendamment de ses formes de diffusion dans l'espace social, et de sa part de fiction ou de non-fiction. Depuis, la consécration des grands auteurs, et paradoxalement aussi leur diffusion (par les interviews, les reportages, les films sur base de scénarios littéraires) sont indissociables des *mass-medias* audiovisuels et radiophoniques, faisant ainsi apparaître les « tigres de papier », tels Sartre et Foucault, comme les héros d'une autre époque³⁹. La récente entrée dans l'âge des *mass-medias* audiovisuels risque de transformer aussi profondément la littérature et sa perception sociale que son entrée dans l'âge de l'imprimé, il y a cinq siècles, et sa mise en relation consécutive avec l'univers de la presse. Des rapports interdiscursifs et intertextuels intenses se sont tissés entre les deux univers médiatiques ; mais les écarts, les dissemblances et les spécificités médiatiques sont désormais plus accentués et plus profonds, non seulement en ce qui a trait à la matérialité de la communication et aux formes d'accès et d'appropriation — lesquels avaient jusque-là été foncièrement semblables pour la presse et la littérature — mais aussi et peut-être surtout dans le rapport au temps qui ne cesse de s'accélérer à tous les niveaux (production, réception, rythme des images) pour les *mass-medias* audiovisuels. La littérature reste, quant à elle, notamment à travers ses grands textes et ses grands auteurs, un média de la décélération : un média désespérément prémoderne par son manque d'économie à l'égard de la valeur-temps de l'époque moderne, temps qui est consommé avec gourmandise, avec voracité même.

38. Voir sur ce sujet Hans-Jürgen Lüsebrink : « *Hommage à l'écriture et Éloge de l'imprimerie. Traces de la perception sociale du livre, de l'écriture et de l'imprimerie à l'époque révolutionnaire* », dans Frédéric Barbier, Claude Jolly et Sabine Juratic (dir.), *Livre et Révolution. Colloque organisé par l'Institut d'Histoire moderne et contemporaine (CNRS), Paris, Bibliothèque nationale, 20-22 mai 1987*, Paris, Aux Amateurs de Livres, coll. « Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne », 1989, p. 133-144 ; Siegfried Jüttner, *Schriftzeichen. Die Wende zur Universalliteratur unter Frankreichs Enzyklopädisten (1750-1780)*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999 et *Abhandlungen der Geistes- und Sozialwissenschaftlichen Klasse der Akademie der Wissenschaften und der Literatur*, n° 9, 1999.

39. Voir notamment sur ce caractère paradigmatique de Sartre le récent dossier paru dans le *Nouvel Observateur* (semaine du 19 au 26 janvier 2000) et l'émission de *Bouillon de Culture* (TF1) consacrée le 28 janvier 2000 à Jean-Paul Sartre.